

braquant ma longue vue sur cette voile qui m'effrayait, je distinguai une corvette anglaise qui nous donnait la chasse. J'en avertis le capitaine qui fit tout préparer pour repousser l'attaque, et, me remettant le commandement du quart, il se retira dans sa chambre.

Comme le vent nous favorisait, je fis mettre toutes voiles dehors; la corvette orienta comme nous, et nous serra de plus près. Il était hors de doute maintenant, qu'elle avait mis le cap sur notre Corsaire.

Ne voyant point paraître le commandant, j'assemblai le lieutenant et le maître d'équipage. Nous tinmes conseil; il fut résolu que nous nous approcherions des côtes le plus que nous pourrions, en nous hasardant même dans des basses eaux; en attendant, des armes furent apportées sur le pont et chacun se prépara à la défense.

Le capitaine enfin sortit de sa chambre. Il paraissait malade et fatigué; était-ce la peur, était-ce le mal de mer qui le rendait ainsi? je l'ignore; les vagues commençaient à mou-tonner, et la brise souvent nous couvrait d'une poussière d'écume salée. Je crus un moment que notre capitaine n'avait jamais été marin, et à plus forte raison négrier.

Le cinquième jour, la mer devint houleuse; le vent sauta au sud quart d'est, et nous fûmes obligés d'orienter au plus près. Ce changement de vent nous perdit, car notre navire qui n'était pas assez lesté, au lieu d'avancer, montait sur les vagues, et retombait dans l'abîme poussé par la raffale, à laquelle il n'opposait qu'une faible résistance. Les nègres nous inquiétaient d'un autre côté. Nous avions peur qu'ils se révoltassent, et cependant nous n'étions pas assez barbares pour les jeter à la mer; d'autant plus que cet acte d'inhumanité ne nous eut pas sauvé. Nous résolûmes donc de leur laisser courir les mêmes chances que nous.

Le sixième jour, la mer devint plus furieuse. Les flancs de la Roxelane craquaient sous les coups redoublés des montagnes d'eau. Des nuages noirs et épais couraient sur les cô-